



CLASSIQUES  
GARNIER

MICHEL (Pierre), « Marcel Gutwirth, *Michel de Montaigne ou le pari de l'exemplarité*, Les Presses de l'Université de Montréal, Québec, 1977 », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne Série V*, n° 29 - 30, 1979 (Janvier – Juin), p. 109-112

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-12124-4.p.0111](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-12124-4.p.0111)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 1979. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

sation des oracles des Anciens, dont parle Montaigne, il est dit que le sujet était dangereux, car il mettait en cause les prophéties sur la venue du Christ — or le sujet était dangereux, car il ruinait la croyance de certains chrétiens, que les oracles ont cessé à cause de la venue du Christ. Au début du livre, nous lisons à l'occasion de la mort malheureuse d'Étienne Dolet, que Montaigne ne commettra pas cette imprudence de parler du problème de l'immortalité de l'âme, mais M. Hen, en examinant plus loin l'Apologie, dit que Montaigne s'en occupe ; en réalité, Montaigne parle souvent de l'âme et d'immortalité. Nous lisons aussi que Montaigne a lu les Hypothèses pyrrhoniennes dans une traduction française — il me semble qu'il s'agit bien d'une traduction latine. On trouve aussi une inexactitude quant à la librairie de Montaigne : nous lisons qu'elle fut encombrée de rayons qui étaient placés non seulement le long des murs, mais aussi en travers, en ne laissant de place que pour la table et pour une chaise — il s'agit du pan de mur plat, juste assez grand pour y placer cette table et cette chaise. Je ne sais pas aussi pourquoi l'auteur traduit le mot « jacobins », par un néologisme polonais formé d'après le mot français, au lieu de le traduire tout simplement par « dominicains ».

On voit bien par ces erreurs involontaires, qu'il ne s'agit que des détails insignifiants et qui auraient été faciles à corriger.

Lublin, le 23 avril 1979.

Zbigniew GIERCZYNSKI.

Marcel GUTWIRTH, *Michel de Montaigne ou le pari d'exemplarité*, Les Presses de l'Université de Montréal, Québec, Canada, 1977.

L'étude du Professeur Marcel Gutwirth, *Les Essais et la manière de s'en servir* parue dans le recueil édité par Raymond G. La Charité, French Forum, Lexington, Kentucky, U.S.A., en l'honneur du Professeur Donald M. Frame, avait déjà retenu l'attention de tous les Montaignistes par la qualité de la pensée, l'ampleur de la documentation, le choix des rapprochements, qui révèlent la culture antique et moderne de l'auteur. Tout naturellement cet itinéraire des *Essais* constitue le *Prologue* de l'important ouvrage, *Michel de Montaigne ou le pari d'exemplarité*. L'évocation d'Ulysse ayant vainement tenté d'embrasser l'ombre de sa mère aux Enfers donne la dimension et le ton de la présentation de Montaigne par un lecteur particulièrement averti : « La richesse, le charme, l'intérêt du Livre de Montaigne ne doivent obscurcir cette vérité, que, de par la nature même de son entreprise, il est source de perplexité et de doute autant que d'illumination et de connaissance... « Comment, en effet, récuser « le seul témoin valable d'une obscure odysée », mais comment aussi se « fier aveuglément » à lui ? Pour expliquer ce mélange d'art et de vérité qui donne son originalité à ce livre « consubstantiel » à son auteur, et que Goethe a si bien exprimé par le titre qu'il donnera à son autobiographie, *Poésie et Vérité*, M. Marcel Gutwirth a recours à un parallèle entre Montaigne et Cervantès, entre les *Essais* et le *Don Quichotte*, que nous avons plaisir à reproduire :

« De cette vérité : l'art est illusion, nos contemporains, de Joyce à Derrider, ont conclu qu'il avait à se refermer sur soi, à faire fi de tout accord avec un réel qui lui-même se dissout en retombées fictives. Montaigne et Cervantès y allèrent d'une autre méthode. Le réel par eux se vit rendre justiciable de la fiction. Cervantès imagina un personnage vivant pour de bon les livres qu'il avait lus. Cette folie de croire aux livres, il l'enferma dans un livre dont le malin plaisir est de se moquer des livres. Le bonheur de lire insuffle à Don Quichotte le désir de vivre. Il y réussit si bien que son aventure dissout l'intention moqueuse à laquelle ce héros dupe de ses rêves avait dû de voir le jour. Sa folie fait bientôt figure de sagesse : les rieurs même s'inclinent et jouent le jeu qu'on leur propose. La vie n'étant qu'un songe auquel notre seule créance prête tout son poids, la foi de Don Quichotte finit par parer cet univers morne que se forme tout un chacun, des couleurs éclatantes de l'Imaginaire.

Le héros de Montaigne s'apparente à l'immortel hidalgo par ces deux caractères : comme lui il naît d'une réflexion sur les livres, et comme lui, il ne tarde pas à faire éclater la coquille de noix où d'abord on avait pensé l'enclorre... Ce moi fortifié, et dans une certaine mesure suscité, par l'acte d'écrire, et de se faire et relire... finit par s'imposer au moi vivant (et écrivant), à lui proposer un modèle et à lui formuler une cohérence dépassant l'originelle « mise en rôle... » (p. 11-12).

Ce rapprochement entre Montaigne et Cervantès n'est pas un jeu gratuit de l'esprit, tant les points communs entre les deux écrivains sont nombreux. Par une rencontre singulière, mais dont aucun montaigniste ne s'étonnera, notre correspondante à Madrid, Madame Otilia Lopez Fanego, présentait l'an dernier au *premier congrès international Cervantès* une communication sur le même thème, première étape pour une vaste étude d'ensemble, et l'écrivain polonais, M. Jozef Hen, dans un article plein de vie de la revue, *Perspectives polonaises* (avril 1977) intitulé *Montaigne à cheval*, développait largement de curieuses analogies dans les relations des deux écrivains avec leur livre. Pour mon propre compte, je ne considère pas comme un simple hasard que Montaigne et Cervantès aient manifesté la même ironie (cf. l'Apologie de Raymond Sebond) à l'égard des préfaces pompeuses et vaines, mais comme une affinité spirituelle.

Les paragraphes sur Montaigne et la poésie, Montaigne et l'histoire apportent des analyses pénétrantes et souvent neuves. Comment ne pas souscrire à l'affirmation que « le Moi », source de liberté en est aussi l'asile » (p. 20), que « la souffrance l'émeut, le mal le tourmente et l'indigne, mais qu'il ne se résout pas plus que Job à maudire le nom du Seigneur ou à répudier son œuvre » (p. 23) ? Devançant de quatre siècles « l'existentialisme », Montaigne a une conscience aiguë que son Moi est irremplaçable, « état premier du cogito ». Quant au sentiment de la mort qui habite Montaigne depuis la jeunesse, la conclusion du *Prologue* l'éclaire par la confrontation entre l'auteur des *Essais* et Pascal : « Montaigne à la différence de Pascal n'est pas un chrétien de l'angoisse. Et la Mort, si elle le hante, ou du moins le fascine, ne lui dictera pas le halètement des « Pensées », mais plutôt l'immense digression, la parabole éblouissante par laquelle, Œdipe précautionneux, il saura ménager ce suspens en réponse à la question du Sphinx où, au fil des « Essais », ira, pour apaiser la mort, loger le miracle de la vie » (p. 28).